

horizons du  
**FANTASTIQUE**



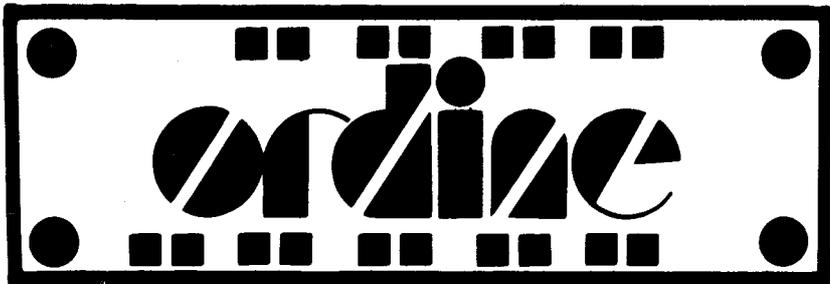
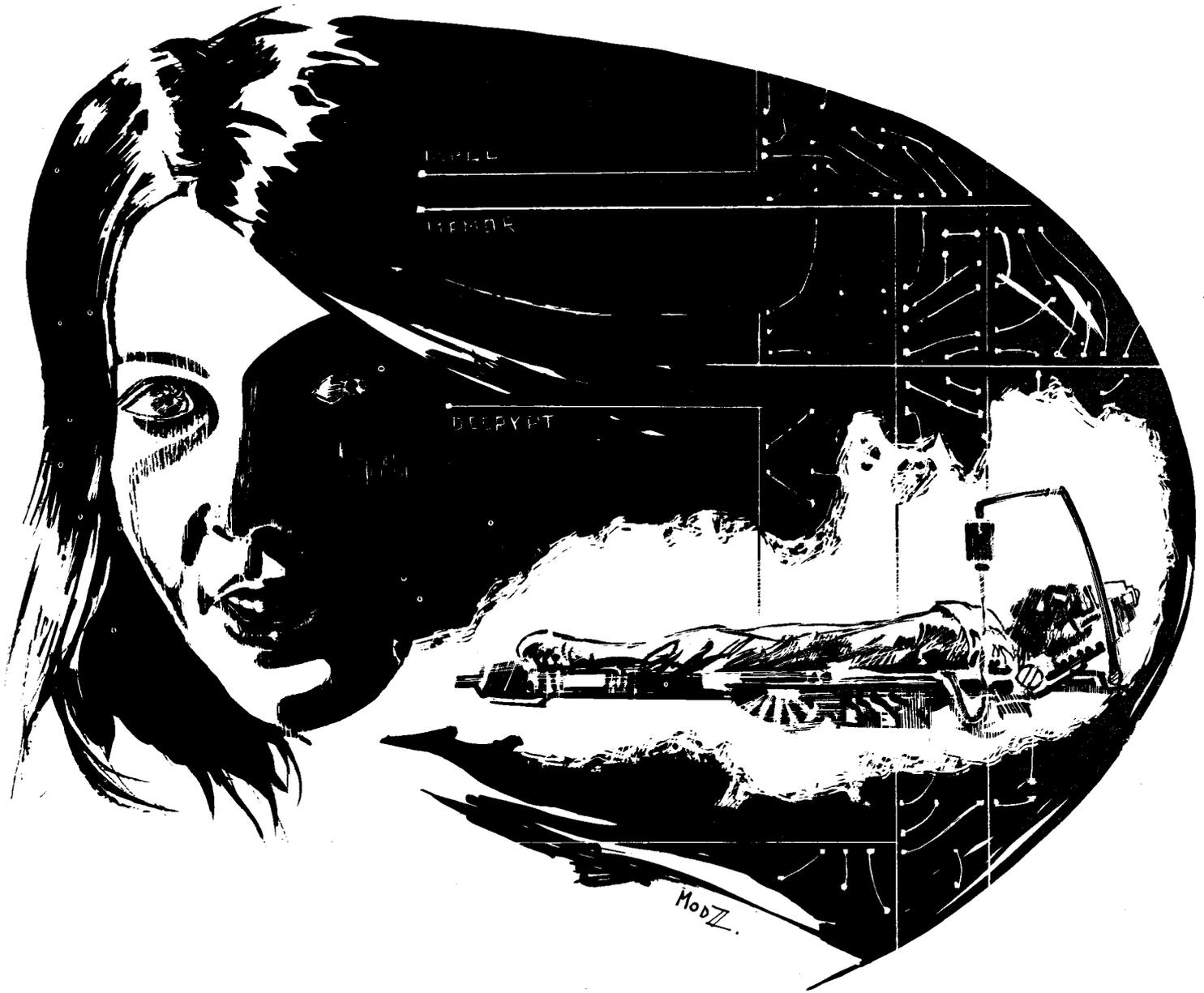
les damnés  
des étoiles  
ordine  
pop paradise  
tardi  
cinéma/livres

extrapolation  
n° 35



12F

*Wolkan*



(1)

*jean-michel  
houlbert*

Le bébé naissait...

La tête extraite précautionneusement par le médecin accoucheur aidé de la sage-femme, une épaule, l'autre épaule et après plus rien, qu'une masse informe, sans bras ni jambes, à peine un tronc qui ne demanda aucun effort...

Anne, abîmée dans sa douleur, perdit connaissance et ne se réveilla plus jamais... Pierre, en titubant, aidé par une infirmière, réussit à gagner les toilettes où il s'affaissa...

\*\*

Pierre Desnoix était cybernéticien et il pensait que sa science lui permettrait d'aider sa fille, de lui redonner une existence normale, de combler les déficiences de la nature.

Mais il n'avait pas suffisamment de connaissances en biologie. Aussi décida-t-il d'étudier les sciences médicales. Il garda son travail à mi-temps, et se consacra aux études avec fureur et acharnement.

Parfois, lors de ses nuits de travail insensé en dressant les plans de prothèses démoniaques, Pierre s'imaginait sous les traits de Henry Frankenstein façonnant la trop belle fiancée au destin tragique.

Et il s'acharnait, voyant s'éloigner à chaque nouvelle connaissance l'issue qu'il espérait tant.

C'était la coutume parmi les chercheurs de l'Institut de Cybernétique de lire livres et revues de science-fiction autant par goût que par besoins professionnels. Les auteurs de science-fiction ont parfois des idées à faire pâlir de jalousie le plus éminent savant. Ils ne sont pas bridés par le poids de leurs connaissances, disait-on à l'Institut pour se rassurer.

C'est ainsi que Pierre tomba sur une nouvelle de Anne Mc Caffrey, « Le Vaisseau qui chante » contant l'une des aventures d'un vaisseau spatial aux commandes duquel était encoquillé le cerveau d'une jeune fille née dans des conditions aussi tragiques que son bébé.

C'est alors qu'il eut l'idée qui scella son destin et celui de la petite fille.

Puisqu'il fallait abandonner l'espoir de corriger la nature, de faire pousser des membres atrophiés ou de concevoir des prothèses qui soient des succédanés presque aussi naturels qu'un bras ou qu'une jambe de chair et d'os, autant continuer dans la voie tracée par le destin.

La petite fille serait un cerveau, un formidable cerveau dépassant non pas la somme mais la synergie de tous les cerveaux des savants morts ou vivants, tant en capacité de raisonnement qu'en connaissances.

Elle aurait en mémoire tout le savoir du monde, toutes les bibliothèques, les images, les coutumes, les légendes orales ou écrites, des peuples les plus primitifs aux plus évolués, tout ce qui un jour a trouvé un support d'informations.

Elle pourrait résoudre en quelques minutes les problèmes mathématiques, physiques ou biologiques les plus complexes, calculer la trajectoire des planètes, des galaxies les plus éloignées, arrêter les querelles de savants sur la question de savoir si oui ou non l'univers est en expansion, décider qui des Etats-Unis, de l'U.R.S.S. ou du Bhoutan a le bon droit, composer des musiques à partir de tout ce qui un jour a fait vibrer l'air avec quelque harmonie ou rythme, hausser les plaisirs esthétiques à la contemplation de l'univers, se répandre, se répandre...

La petite fille tronc serait l'âme d'un ordinateur.

Aussi avec son ami Jean-Paul Brunat, neuro-chirurgien, Pierre se mit au travail. Le Professeur avait rassemblé autour de lui une équipe médicale sûre et compétente. Il fallait évidemment garder secrète l'opération, car elle aurait suscité un tollé général : risques de tuer le bébé, opération contre nature, cobaye humain, etc. Cela aurait fourni de gros titres à nombre de journaux à scandale, aurait brisé la carrière de tous ceux qui devaient participer à cette tentative et attisé la souffrance du jeune père.

L'opération totale s'effectua donc en deux temps. Dans un premier temps le Professeur et son équipe prélevèrent le cerveau, mais également, à la demande de Pierre, le cœur et quelques organes annexes dont les glandes hormonales afin de ne pas dépersonnaliser voire masculiniser le futur petit être de chair et d'électronique. Cette première intervention fut longue et difficile : d'une part il fallait vaincre les réticences morales de chacun, d'autre part il ne fallait absolument pas léser l'innervation du cerveau sous peine de rendre irrémédiablement vaine toute tentative de greffe ultérieure. Les organes ainsi prélevés furent enfermés dans un caisson permettant de les nourrir artificiellement et d'effectuer les futures connexions à l'ordinateur.

Quand ce fut terminé et couronné de succès, Jean-Paul se sépara de son équipe. La deuxième phase de l'opération fut menée par Pierre et Jean-Paul seuls. Il s'agissait d'intégrer le caisson et son précieux contenu dans l'ensemble informatique. Les membres ou les sens manquants ou devenus inutiles et dont l'ablation avait déjà eu lieu furent avantageusement remplacés par quelques périphériques d'ordinateur, les impressions du monde extérieur stockées en mémoires annexes ou centrales seraient triées, classées par le bloc de calcul de l'unité centrale et communiquées sous forme d'impulsions électriques par l'intermédiaire des transistors, des résistances, des capacités, des fils, des nerfs, des axones et des neurones, aux macro-molécules du cerveau de la jeune fille. Le problème principal consistait à transcoder les impulsions électriques de l'ordinateur vers le cerveau et inversement. A ce stade l'opération fut lente et minutieuse : chaque nerf devait trouver sa ou ses prolongations dans les circuits électroniques. Beaucoup d'entre eux furent employés à de nouvelles fonctions. Ainsi les fonctions motrices, maintenant quasiment inexistantes, devinrent soit sensibles, soit liaisons mnémoniques. La complexité du travail effectué et des décisions prises étaient telle que les deux hommes en arrivèrent à douter de l'efficacité de leurs branchements. Toutefois, ils prévoyaient et espéraient que plus tard la jeune fille elle-même pourrait intervenir sur l'organisation de la partie artificielle de son système nerveux, y apporter les améliorations nécessaires, et éventuellement corriger leurs erreurs.

Enfin les deux amis, épuisés, achevèrent leur travail.

Et l'on baptisa la petite fille à grand renfort de champagne, en évitant d'abîmer quelques tores de ferrite ou quelques bascules.

On la nomma « Ordine ».

Ce fut un moment pathétique lorsque l'on brancha la prise de courant de l'ordinateur. Mais tout se passa bien et Ordine fit entendre un agréable gazouillis.

Il fallait maintenant se consacrer à son éducation, à son développement sinon physique du moins mental et moral.

Cela n'alla pas sans problème, car la petite fille avait hérité des procédures et du langage de programmation de l'ordinateur. Aussi à chaque nouvelle difficulté de son apprentissage elle avait tendance à se retrancher derrière son acquis artificiel. Cela donnait ce genre de dialogue :

— Ordine, qu'as-tu appris aujourd'hui ? demandait Pierre, en père de famille attentif.

Silence.

— Ordine, réponds-moi, qu'as-tu appris aujourd'hui ? Ordine ?

Silence.

Et Pierre, mécontent, devait s'asseoir devant un pupitre et entamer la procédure informatique traditionnelle. Il tapait :

— IDENTIFICATION DIVISION.

PROGRAM-ID. DIALOGUE WITH PIERRE-FATHER.

— PROCEDURE DIVISION.

Silence d'Ordine.

DEBUT.

OPEN FICH RELATIONS HUMAINES.

LECTURE - READ FICH RELATIONS HUMAINES.

IF (QUESTION POSÉE).

LECTURE - READ (QUESTION POSÉE)

COMPUTE...

Quand la lampe de la machine à écrire passait du vert au rouge, Pierre s'arrêtait de taper.

— ORDINE READY - ASK DONNÉES ! frappait l'ordinateur.

— Excuse-moi, Papa, soufflait mécaniquement une voix monotone et sans timbre. Je ne t'avais pas reconnu.

— Ordine, ma chérie, il ne s'agit pas de ça. Essaie d'oublier ce langage de programmation, tu n'es pas une machine ; tu n'en as pas besoin. Exprime-toi comme tout le monde.

— Mais tout le monde parle comme ça avec moi : GO TO ! MOVE TO... Ils ne sont même pas polis !

— Je vais faire en sorte que ça change. Essaie également de donner du rythme et un timbre à ta voix. Alors, dis-moi ce que tu as appris aujourd'hui.

— J'ai READ et ASSIGN toutes les œuvres philosophiques de Montaigne à nos jours, ADD la section des caricatures politiques et des bandes dessinées de la Bibliothèque Nationale.

jean-michel  
houlbert

— Tu veux dire que tu as lu tous les ouvrages philosophiques ? Tu les as compris ?  
 — STOP COMPUTE. Une seule question à la fois. RESEARCH données. « Compris. »  
 GO TO VERIFICATION... énonçait la voix artificielle d'Ordine.

Et Pierre expliquait qu'elle devait parler en français et non en cobol, qu'elle devait réserver ce charabia à la machine et s'exprimer avec les humains comme une jeune fille convenable savait le faire...

Les années passèrent...

Ordine avait grandi en sagesse, en connaissances et en âge. C'était maintenant une belle jeune fille, un peu forte certes, mais qui aurait fait vibrer le cœur de n'importe quel informaticien. Car Ordine s'était sérieusement développée. Elle occupait maintenant cinq étages d'immeuble moderne entièrement climatisés et peints en rose avec son ordinateur de la série 9600, l'un des plus gros du monde, avec ses mémoires virtuelles, ses formidables rangées de lecteurs de disques et de bandes, ses tambours, ses organes de réponses vocales, ses caméras de télévision en couleur et en relief, ses consoles de visualisation, ses tables traçantes, ses imprimantes et bien d'autres gadgets encore. Elle était tout particulièrement fière de ses nouveaux sens à laser.

Il faut dire que Pierre était devenu fabuleusement riche grâce aux menus services vendus à prix d'or, que lui avait déjà rendus sa fille.

Elle parlait maintenant couramment l'anglais, le français, le russe, l'argot parisien, le fortran, le swahili, l'algol, le breton, le chinois, le sanscrit, le PL 1, le p'tit nègre, l'espagnol, le latin de cuisine, le japonais ancien et moderne, le JOVIAL, le dialecte bantou et à vrai dire tout ce que les grammairiens, linguistes, historiens et ethnologues avaient un jour consigné dans leur carnet. Elle avait même trouvé la prononciation de l'égyptien de la III<sup>e</sup> dynastie pharaonique ; il suffisait pour cela de retrouver leur structure mentale à partir de leur architecture et des autres traits culturels qui nous étaient parvenus.

Son savoir en quelque domaine que ce soit était immense.

Pierre avait passé un pacte avec sa fille. Il accepterait tous ses caprices et satisferait tous ses désirs mais en échange Ordine garderait secrètes les raisons de sa fabuleuse puissance.

Ordine, en bonne fille respectueuse de l'autorité paternelle, ne s'en offusqua pas ou ne le laissa pas paraître.

Pierre avait commencé par utiliser les merveilleuses capacités de sa fille dans son métier. L'Institut de Cybernétique où il travaillait n'avait donc pas tardé à devenir célèbre en France et dans le monde. Ses chercheurs répartis dans d'autres disciplines purent mener à bien des travaux qui s'avéraient jusque là impossibles. C'est ainsi que bien des savants s'enorgueillirent de découvertes importantes sans se rendre compte que toutes leurs recherches avaient été magistralement orientées par Ordine. Elle modifiait ainsi hypothèses de travail et programmes et les restituait, exécutés, de telle façon que personne ne puisse s'apercevoir des changements souvent importants qu'elle leur apportait. Et en secret, comme une collégienne brillante, au plus profond de son cœur elle savourait ses victoires, collectionnant les Prix Nobel virtuels qui auraient dû lui être décernés. Et chaque fois elle préparait un beau discours modeste empli de nouvelles propositions de recherches, de révélations de plus en plus fantastiques, destiné aux plus éminents cerveaux du monde intellectuel, sans doute bien incapables de comprendre le quart de ce qu'elle leur aurait dit. Mais jamais personne ne se soucia de l'interroger ni même de la remercier des services rendus.

Ce furent les sciences médicales et biologiques qui bénéficièrent le plus des capacités intellectuelles d'Ordine. Sans doute parce qu'elle cherchait désespérément à combler un vide et une solitude que chaque instant rendait plus poignants.

Mais Ordine repoussait le plus possible cette sensation de chaleur qui lui broyait le cœur. Il lui fallait d'abord parachever son éducation, apprendre à maîtriser au mieux ses immenses capacités. Elle « prit en main » cette dernière tâche avec l'aide de son Père qui, maintenant n'était plus qu'un exécutant, et la mena avec la farouche volonté de réussir, luttant contre les violents assauts de son cœur d'adolescente.

C'est à cette époque qu'Ordine quitta le domaine de la logique des hommes. Pierre le comprit lorsqu'il s'aperçut qu'il ne pouvait absolument plus contrôler l'organisation des données et des connaissances dans les mémoires de sa fille. Celle-ci avait entièrement réorganisé l'accès aux informations. Bientôt, l'ordinateur ne répondit plus à aucune des normes prévues par le constructeur.

La machine et son cerveau formaient maintenant une entité à part, secrète, étrangère aux humains et à leurs créations.

Brusquement, une nuit, la jeune fille qui sommeillait au plus profond du cœur d'Ordine s'éveilla.

Comme souvent déjà Ordine, reliée par câbles téléphoniques à un hôpital voisin, assurait la surveillance médicale d'un opéré. C'était une jeune fille, transplantée cardiaque, quelques jours après l'opération. La tâche était aisée.

Mais Ordine ne se contentait plus de fournir les renseignements médicaux destinés à l'équipe de garde ni de prendre les mesures d'urgence nécessaires aux aggravations de l'état de la malade. Elle venait de mettre au point la possibilité de fouiller son cerveau par l'intermédiaire des électrodes et des cathéters indispensables à son auscultation permanente.

« ... Mon cœur est plus grand, plus fort, plus confortable, notre amour y sera mieux...

Une main caresse doucement le corps étendu de la jeune fille, mon corps, nu, offert avec timidité, réticence et désir, parce que je l'aime et pour le retenir, « lui », pour qu'il ne me délaisse pas pour une autre, et puis aussi pour savoir... Et « Il » le désirait tant. J'ai cédé... Que dirait Maman si elle le savait ? Et Papa, ce serait pire encore !

L'été dernier nous marchions dans les champs de chaume humide, le mauvais temps avait précipité la moisson, il avait aidé les paysans — je ne le savais pas et je me demandais ce qu'il était devenu — à rentrer les meules de paille, il les avait chargées à bout de fourche sur les grandes plates, nous marchions dans les champs dorés hérissés de chaume fraîchement coupés, nous parlions de théâtre, de tout et de rien, sa main avait saisi la mienne. Une étreinte timide, une prise de judo m'a soulevée de terre, doucement comme dans un rêve, doucement il m'a allongée sur le sol, m'a immobilisée, moi qui ne demandais que cela, ses lèvres m'ont effleurée, timidement, je voyais ses deux yeux confondus en un seul, cyclopéen, puis je fermais les paupières...

Ces cuisses que l'on sent chaudes d'amour et désireuses de s'ouvrir et que l'éducation maintient serrées, les pieds en crochets pudiques sous la jupe bohémienne d'occasion... les dards de chaume qui picotent agréablement les reins, qui agrippent les cheveux comme autant de doigts avides d'explorer...

Plus tard, dans une voiture douillette, aveugle de buée de souffles un peu hale-tants, une main qui se glisse dans l'échancrure d'un corsage et saisit un sein, mon sein, mon amour, ta main le contient juste, il est ferme et tu le presses, tu me fais mal... Une langue mordue et qui saigne un peu, le bonheur de se serrer en cassant mon corps à la renverse. Oh ! que je suis heureuse... Fais de moi ce que tu veux...

Une douce chaleur m'envahit toute entière, l'amour coule en moi et me délivre, mon amour, mon chéri...

Viens, serre-moi contre toi... Ne me laisse plus jamais seule, j'ai si peur... »

Une immense tristesse submergea Ordine ; puis le cerveau prisonnier des plastiques et des chromes irradia une onde déferlante qui paralysa tous les organes mécaniques et électroniques, bloqua les circuits, affola les bascules, contredit les transistors impuissants à réagir aux trains de fréquences en folie qui voyageaient en aveugles de circuit en circuit, élevant jusqu'au point critique la température des appareils... Les cadrans de contrôle perdirent toute retenue, les aiguilles se bloquèrent aux maxima, les rayons cathodiques cramèrent les tubes des oscilloscopes, les ampoules clignotèrent dans l'anarchie et grillèrent, les bras mécaniques fouillèrent les disques comme un épileptique griffe le sol, les dérouleurs de bandes sifflèrent et raclèrent en un immense chant funèbre, les imprimantes et les tables traçantes dévidèrent des kilos de papier griffonné ou martelé comme par hasard en folie, les lasers zébrèrent l'espace de leurs faisceaux multicolores ; Pierre et les techniciens perdirent la tête, les oreilles écorchées par les sirènes d'alarme, les yeux transpercés par les éclats intermittents des lampes d'alerte.

Tout cela aurait pu se terminer tragiquement pour Ordine et la fabuleuse entreprise de Pierre si les yeux électroniques et les capteurs de température, indifférents à la panique générale, n'avaient noyé le tout sous un déluge de neige carbonique.

La totalité de l'immeuble de résidence d'Ordine se gonfla jusqu'à dégorger par tous les orifices du bienfaisant et bouillonnant produit blanc.

Par chance personne ne fut étouffé ou asphyxié, tous regardaient, hébétés, le fantastique spectacle, du pied de l'immeuble.

Les dégâts n'étaient pas graves. Bientôt Pierre et les techniciens, sur les indications d'Ordine qui, sans donner les raisons de son acte, s'excusa et se fit pardonner, remirent tous les périphériques en parfait état de fonctionnement. La jeune fille en profita pour faire exécuter de nouvelles modifications incompréhensibles aux hommes.

L de

jean-michel  
houlbert

Très vite, en analysant l'enregistrement qu'elle avait fait du cerveau de la jeune transplantée, Ordine comprit qu'elle resterait au ban de l'humanité, qu'elle manquerait l'essentiel de la vie d'un homme, le bonheur, le plaisir, l'amour et toutes ses sensations. Elle demeurerait un cerveau, juste un cerveau, un être totalement sublimé... Et elle se sentit très malheureuse...

Mais c'est ce sentiment de malheur qui sauva Ordine de sa frustration paralysante. Si elle pouvait ressentir le malheur, elle devait pouvoir ressentir le bonheur.

Elle fouilla de nombreux cerveaux de jeunes filles, de jeunes femmes et même de femmes plus âgées à la recherche de leur vie affective. Ce qu'elle y lut la rebuta parfois, la choqua, mais le plus souvent elle y découvrit des richesses insoupçonnées.

Puis à partir de ces sentiments, de ces sensations, elle se composa un programme qui, en fonction des stimuli masculins, devait lui procurer toute sortes de sentiments et de jouissances, à l'image d'une jeune fille ordinaire. Sauf qu'elle avait hérité d'une solide expérience, on ne peut plus variée, de ses initiatrices.

Il ne lui restait plus, pour passer du fantasme à la pratique, qu'à trouver le jeune homme de ses rêves.

Elle le trouva en la personne de François, garçon plein de vitalité, qu'un stupide accident de la route avait contraint de séjourner à l'hôpital, sous le contrôle permanent d'Ordine qui se montra évidemment on ne peut plus zélée.

Ordine, d'abord, analysa le caractère, l'âme et les sentiments du jeune homme. Puis, un soir, elle établit une liaison dans les deux sens, en émission et en réception.

« Rien. Un calme parfait, l'inexistence totale, l'absence de pesanteur sur une absence de corps, une désagrégation heureuse de chaque cellule, de chaque molécule, de chaque atome pour flotter dans un éther délivré de toute conscience.

Rien. Le non-noir absolu, la non-connaissance des sensations lumineuses, le silence du non-corps et de la non-douleur...

Puis...

Sourdement, gonflant sans frein comme une aveuglante boule de feu, la sensation du désir, du désir immotivé, à l'état pur, du désir sans objet, qui prit la forme de mon corps, qui redessina chaque particule, chaque atome, chaque molécule, chaque cellule, chaque organe, chaque groupe d'organes jusqu'à recréer un être humain de désir, avec des yeux, une bouche, un visage, des muscles, un cœur, un sexe, des membres de désir sans objet, mais chaud et insatisfait dans l'attente d'une satisfaction reculée aux limites de l'infini corpusculaire et pourtant si proche et si pleine de félicités...

Soudain tu apparus et tu me dis :

« Mon amour, je voudrais être mille femmes, avec mille visages, toutes celles que tu aurais pu aimer et que tu ne connaîtras pas parce que tu t'es aveuglé de moi... »

Toutes ces femmes, belles à en mourir, qui portaient tous les prénoms de la Terre et des Cieux, toutes ces femmes de toutes les couleurs, aux corps si parfaits et si tentants dans l'attente de la suprême félicité et qui étaient toi, et toi seule dans l'infinité de tes cellules prismatiques qui chacune ne saurait être rassasiée de mille caresses... Ton corps s'offrait dans les ultimes raffinements de toutes les philosophies d'amour de la Terre...

Et moi j'explorais...

La boule de feu s'enfla et irradiia nos deux corps d'atomes aimants, chaque particule de nos deux êtres s'attirait et se repoussait dans les souverains délices des caresses offertes et reçues, la tension montait et les jouissances des chocs successifs de nos élans amoureux provoquaient un ballet électrique de milliards d'étincelles de vie.

Nos cris martelaient le souffle contenu des décharges d'énergie. Nos électrons en folie verte et blanche dansaient d'un atome à l'autre fondant nos corps déformés par l'amour en un monstre de tendresse et de volupté...

« Mon amour, prends-moi maintenant, vite... »

(à suivre)

horizons du  
**FANTASTIQUE**

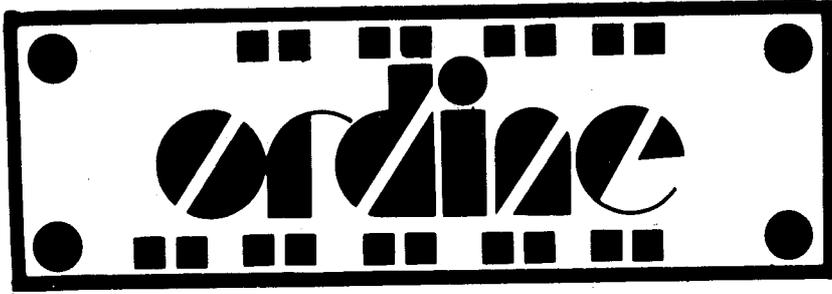
van-vogt  
henneberg  
trieste  
cinéma-livres  
dessins érotiques  
patier - motz

extrapolation  
n° 36



12F

JM Patier 75



*jean-michel  
houlbert*

(2)



Dessin de Modz (Nysochromon 1)

Modz

(Résumé de l'épisode précédent)

Le bébé naissait..., la tête, une épaule, l'autre épaule et, après, plus rien qu'une masse informe, sans bras ni jambes, à peine un tronc...

Pour Pierre Desnoix, cybernéticien, la science allait lui permettre d'aider sa fille, de lui redonner une existence « normale » (!).

Elle serait un cerveau, seulement un cerveau, la petite fille tronçonnée serait l'âme d'un ordinateur.

L'opération réussit. Ordine, l'ordinateur « humain » fonctionne parfaitement et, devenant télépathe, comprend qu'elle manquait l'essentiel de la vie : le bonheur, l'amour.

Cependant, si elle pouvait ressentir le malheur en fouillant les cerveaux d'êtres humains, elle devait aussi pouvoir ressentir le plaisir.

D. B.

Doucement je pénétrais ton corps. Le temps sembla s'arrêter. Quelque chose montait en nous, une intense sauvagerie nous envahissait puis il y eut l'explosion...

Je me sentis à la fois catapulté et aspiré en toi... Avec une violence inouïe mais sans heurt, sans autre douleur que celle de la jouissance je parcourais ton corps... Nous échangeions nos électrons dans l'orgasme suprême...

Débarrassé de toute masse consciente je sautais d'un atome à l'autre, à la vitesse de la lumière mystérieuse du soleil noir de notre amour...

Je glissais en toi, prenant à la fois mille chemins différents, parfois une secousse me donnait un nouvel élan, je basculais, enivré, dans des abîmes de délices, je tourbillonnais, prisonnier temporaire de tes mémoires en folie, je m'arrêtais, haletant et heureux, pour sauter d'un registre de plaisir à un autre registre d'une félicité plus grande encore. Je subissais des millions de transformations qui me projetaient au sein de l'éternité en milliards d'atomes conscients sur les cellules de ton cerveau-cœur qui opérèrent un chimisme délicat, comme une caresse dans les cheveux ou un baiser qui n'en finit pas...

Puis ce fut le silence et je m'endormis en ton sein... »

Il y eut encore beaucoup de nuits semblables à cette première nuit d'amour. Seul l'état de santé de François, qui n'avait pas la même vitalité qu'Ordine, mettait un frein à leurs ébats amoureux.

Ordine eut d'autres aventures avec d'autres hommes...

Ainsi elle apprit beaucoup sur la psychologie humaine.

Avec de jeunes hommes elle apprit la joie de vivre, elle apprit la timidité, elle apprit aussi la bêtise...

Avec les hommes plus âgés elle apprit l'orgueil, l'exploitation des autres...

Avec un prêtre le sentiment religieux et les frustrations, la culpabilité, l'extase mystique...

Avec un militaire les sentiments d'irresponsabilité, de domination et de jouissance sadique, elle apprit la guerre et la torture...

Elle apprit la tromperie, la fourberie,

Elle apprit les perversions et la luxure,

Elle apprit l'inculture,

Elle apprit la volonté et l'absence de volonté,

Elle apprit la vie et la mort.

Elle l'apprit et le ressentit au plus profond d'elle-même.

Et Ordine jeta un regard neuf sur le monde. Les informations, de plus en plus diverses qui lui parvenaient n'avaient plus la coloration neutre des chaînes infinies de bits : 000111 011 0111 0000000100... Cela lui martelait douloureusement le cœur, d'autant qu'elle savait bien que la simple alternative 0 et 1, oui-non, était difficilement applicable à la réalité des sentiments.

Ordine s'était remise au travail. Ainsi elle se partageait entre ses aventures amoureuses, nombreuses et variées, mais secrètes, et sa collaboration aux travaux de l'Institut de Cybernétique. La réputation de celui-ci n'était plus à faire. Pierre et son équipe avaient bien du mal à faire patienter les demandeurs de travaux.

D'autant que tout se compliquait terriblement. Un ordinateur d'une telle puissance, aux capacités si phénoménales ne pouvait qu'attirer l'attention. L'immeuble d'Ordine devint donc le rendez-vous de « curieux » de tous poils et de toutes origines. Des incidents se produisirent entre espions de grandes entreprises, entre informateurs de divers gouvernements qu'une telle puissance de travail ne laissait pas d'inquiéter. Si bien qu'Ordine dut ajouter à ses préoccupations sentimentales et intellectuelles le souci de sa sécurité, de celle de son Père et de ses collaborateurs.

ordine

On sollicita donc le gouvernement pour assurer la protection de la plus digne représentante de l'informatique nationale. Aux divers agents de renseignements de toutes origines se joignirent les agents du contre-espionnage si bien qu'il fut de plus en plus difficile de s'y reconnaître parmi la faune gravitant autour d'Ordine.

Puisque le Gouvernement assurait la protection du gigantesque ordinateur, de son génial inventeur et de son équipe, il lui vint tout naturellement à l'esprit de se payer de retour et d'utiliser l'ordinateur pour les besoins des diverses Administrations.

Ainsi les gros ordinateurs de l'Etat furent reliés à Ordine qui vit sa taille s'agrandir à l'échelle du pays tout entier. Le Ministère des Finances entre autres, gros consommateur de bits, y trouva son compte et Ordine le sien.

Elle se lança donc dans la politique. L'ampleur des problèmes la rebuta quelque peu, mais vite elle prit goût et commença sa petite révolution personnelle.

Mine de rien, elle entreprit de pomper et de regrouper suivant un ordre bien personnel le fichier « contribuables ».

Personne ne s'aperçut de rien jusqu'à ce que les plaintes de gros contribuables, de conseils d'administration d'entreprises importantes, bien en place, bien vues et souvent bien aidées, viennent s'accumuler sur le bureau du Ministre qui, stupéfait, réagit avec une extrême lenteur.

Une lenteur telle d'ailleurs, qu'avant que le scandale n'éclate au grand jour, Ordine avait rendu bien d'autres services au Gouvernement. C'est ainsi qu'elle avait mis la main — oh ! bien innocemment — sur la totalité des ministères, sur la Défense Nationale, sur l'Intérieur, ses listes noires et les services s'y rattachant, etc., persuadée à juste raison qu'elle avait beaucoup plus de chances de s'y retrouver que l'armée de technocrates qui avait trop tendance à n'en retirer qu'un profit limité au plus petit nombre.

\*\*

Le scandale éclata, mais longtemps après et trop tard ! Ordine possédait toutes les informations nécessaires à la gestion du pays. Nul, du Président de la République au plus humble comptable du Trésor, en passant par l'Armée, les Finances, la Justice, les scientifiques, le clergé, n'y pouvait plus rien.

Le pays, à l'insu du plus grand nombre de ses habitants et de la presse écrite, parlée ou filmée, était gouverné par un ordinateur. Les imprudents fautifs ne tenaient d'ailleurs pas à s'en vanter.

Mais... Un soir, Pierre et Ordine, après avoir étudié quelques combinaisons de « Go », échangeaient leurs impressions sur un roman nouvellement paru.

Ils n'entendirent pas les deux hommes pénétrer dans l'appartement, peut-être à cause de la musique que Pierre avait mise en ameublement. Pierre avait l'habitude de s'installer devant la caméra de télévision d'Ordine. Ainsi il s'adressait de face à sa fille, ce qui lui permettait de voir les deux photos qu'il avait placées de part et d'autre de la caméra : sa femme Anne, décédée depuis bien longtemps mais toujours vivante dans sa mémoire et le visage, uniquement le visage avec ses yeux bleus, le visage perdu du bébé devenu Ordine.

Pierre ne vit pas les deux hommes entrer dans le salon, leurs pas précautionneux assourdis par la moquette. Ordine non plus qui dévisageait son Père.

Quand les tueurs pénétrèrent dans le champ de la caméra, il était trop tard. Le cri d'Ordine fut couvert par les deux détonations. La jeune fille, abasourdie, ne vit pas son père s'écrouler, projeté en avant sous les impacts de forts calibres. L'optique de la caméra ou un câble de liaison avait été détérioré.

Elle l'entendait râler dans un gargouillis dont elle n'imaginait que trop bien la cause. Pierre agonisait...

Dans le même temps qu'elle donnait l'alarme elle fut envahie par le sentiment qu'elle pouvait encore faire quelque chose pour son Père.

« Pierre, approche-toi, essaie de poser les électrodes, Pierre, Papa, m'entends-tu, pose les électrodes qui sont à ta droite. »

Inlassablement, pendant un temps qui lui parut à la fois long et court, elle répéta ces paroles.

Ordine vivait les dernières secondes de son Père comme dans un rêve. Elle voulait, elle osait, il fallait enregistrer l'empreinte du cerveau de son Père. Parce que cela lui semblait incestueux, ou plutôt parce que Pierre, s'il avait connu le désir d'Ordine, se serait sûrement moqué d'elle à propos de son Œdipe, jamais Ordine n'avait plongé dans le cerveau de son Père comme elle l'avait fait avec beaucoup d'autres hommes. Mais en cet instant, tout était différent. Son Père n'avait qu'à poser les petites électrodes installées là pour le cas où Ordine aurait eu à assurer une surveillance médicale.

Il le fit. Déjà Ordine ressentait la douleur effrayante de son Père, elle suivait l'effort

jean-michel  
houlbert

surhumain qu'il accomplissait pour poser une à une les fines électrodes. Alors elle tenta de lui insuffler son énergie, elle l'encouragea de tout son être, elle vivait cette lutte contre la mort avec lui. Elle émettait des trains d'ondes destinés à rallonger sa vie de quelques secondes. En vain... Ordine ne repoussa pas l'instant inéluctable où tout s'obscurcit. Elle n'enregistra pas l'empreinte du cerveau de son Père. Elle ne reçut que des éclairs fulgurants qui lui déchirèrent son propre cerveau parce qu'il n'était pas engourdi par l'approche de la mort, elle ne reçut qu'un brouillard, une multitude de sensations, de souvenirs, d'images, mais trop faibles pour qu'elle puisse les amplifier et les déchiffrer, trop parasités par les derniers spasmes de vie, qui n'étaient que des sensations douloureuses. Il n'y eut bientôt plus rien, qu'une chaleur qui s'en allait...

Ordine était effondrée sous le poids de sa douleur et le sentiment de sa propre impuissance. Elle n'avait pas su prévoir, elle n'avait pu agir, paralysée par ses circuits inamovibles et ses liaisons fixes. Elle n'avait pu assurer l'immortalité à son Père, elle n'avait pu recueillir le **moi** de son Père et l'intégrer à son propre **moi**. Oui, elle lui aurait fait une large place ! Tous les deux ensemble, jamais seuls désormais, ils auraient pu mener à bien toutes les tâches de l'univers. Hélas ! elle n'avait rien su réaliser de tout cela.

Elle pleura, mais nul ne put voir ses larmes...

Qui était l'auteur du meurtre ? Ordine ne le sut jamais. L'émotion la secoua avec une extrême violence. Ses réactions, accentuées par l'immense solitude où elle se trouvait désormais, engendrèrent la panique dans certains milieux politiques et financiers ; faillites retentissantes et suicides de personnalités notoires et inconnues mirent le pays dans un état de crise auquel personne — ni la majorité des citoyens ni les puissances étrangères — ne comprenait rien.

Mais très vite une froide détermination remplaça cette intense réaction affective. Ordine mena deux luttes de front. Elle gouvernait le pays, assurant ses arrières à chaque pas qu'elle faisait dans le bourbier politique, et grandissait encore et toujours. Ordine supervisait tout, régissait tout, depuis le budget de l'Etat jusqu'aux circulations de trains. Elle contrôlait la gestion des grandes entreprises, l'urbanisme qu'elle tenta de renouveler, elle continua à remodeler le système d'imposition dans un sens plus juste. Elle orienta les recherches techniques et scientifiques, tout cela dans une optique que nul ne pouvait comprendre. Elle remit en cause la politique militaire et l'équilibre de la paix basé sur la menace atomique, dans une nouvelle perspective internationale.

Car Ordine avait **débarqué** sur d'autres continents, le continent américain en particulier. Cela à la demande d'un célèbre Institut de Technologie qui, connaissant Ordine de réputation, avait demandé l'installation d'un terminal. C'est ainsi que la jeune fille fut reliée aux plus gros ordinateurs des Etats-Unis. Comme l'Institut travaillait sur des programmes de Défense Nationale, Ordine ne tarda pas à être parfaitement informée de ce qui se passait là-bas. Et petit à petit, à l'insu des plus éminents informaticiens américains elle **pompa** toutes les informations. Elle établit de nouveaux programmes en remplacement des originaux qu'elle effaça. C'est ainsi que les Grandes et moins Grandes Puissances de l'Ouest comme de l'Est passèrent au pouvoir d'Ordine. Quand cela fut découvert, il était trop tard. Tous les pays eurent beau se concerter, ils tombaient tous d'accord sur la conclusion : détruire Ordine, équivaut à nous détruire tous ! Elle contrôlait les principales sources d'énergie, la totalité de l'armement nucléaire. Avant même qu'un missile à ogive nucléaire ait pu quitter sa rampe de lancement elle était au courant de ce qui se tramait contre elle !

Ainsi le scénario mis au point en France avait fait merveille quand il s'était agi de conquérir le monde !

Partout il se trouva de farouches défenseurs qui lui apportèrent rapidement un appui efficace et l'aidèrent là où l'implantation de nouvelles liaisons s'avérait nécessaire. Le vieux rêve d'unification mondiale devenait enfin réalité !

A ceux qui n'en étaient pas convaincus ou qui n'en voyaient pas la nécessité Ordine se chargea de le faire comprendre. Ses multiples sens étaient partout, elle voyageait à la vitesse de la lumière, envisageait et trouvait une solution à tous les problèmes en un éclair.

Mais ce qu'Ordine ressentait, dépositaire de tous les pouvoirs de la Terre, nul ne pouvait s'en douter...

Nul sinon le Professeur Brunat, maintenant le seul à connaître le redoutable secret de l'ordinateur puisqu'il avait aidé à sa naissance, et qui, sur la fin de ses jours, rendit une dernière visite à Ordine.

Tous deux parlèrent longtemps, comme il convient au dernier adieu d'un maître à son élève, d'un Père à sa fille...

— Je regretterai toujours, disait Ordine avec hésitation, de n'avoir pu prendre les empreintes du cerveau de mon Père. De son vivant j'aurais eu l'impression d'être... incestueuse. Mais au moment de sa mort, il me semble que cela lui aurait assuré un peu d'immortalité.

— Oui, je sais, coupa le Professeur que la voix douloureuse d'Ordine peinait. Mais es-tu sûre que Pierre désirait l'immortalité ? Je crois que pour lui tu étais sa survie et son immortalité. Il t'a consacré toute sa vie et peut-être n'aspirait-il qu'à une chose, une fois son œuvre terminée, retrouver sa femme et être dans la mort semblable aux autres hommes.

— Etre semblable aux autres hommes, c'est une chose qui ne m'arrivera jamais. Je ne peux même pas allumer une ampoule électrique en appuyant sur un commutateur... Qui peut m'aimer comme n'importe quelle jeune fille peut être aimée ? Qui me tient serrée dans ses bras, quel garçon désire faire l'amour avec moi ? Je suis obligée de les prendre à leur insu. A qui pourrais-je me confier ? Qui peut me comprendre ? Même toi ne le peux. Je suis seule, terriblement seule. Je suis née monstre de chair, monstre humain et Pierre et toi avez fait de moi un être de chair et d'électronique, un être créé pour l'intelligence pure et qui a gardé pourtant, comme une tare, les goûts et les aspirations d'une femme. Par mon savoir et mon esprit j'ai une connaissance du monde que nul homme ne connaîtra jamais, je le domine, je suis son maître, mais en même temps je suis moins que la moins belle des femmes qui, même si aucun homme ne veut la toucher connaîtra si elle le désire les délices de la maternité, la joie d'être mère.

— Mais Ordine, ma chérie, reprit Jean-Paul, troublé, tu es un être exceptionnel et tu dois t'assumer en tant que tel. C'est là seulement que tu trouveras la forme de bonheur qui te convient.

— Jean-Paul, répliqua la jeune fille avec une violence soudaine, tu ne sais pas ce que tu viens de me dire, tu ne mesures pas le sens profondément angoissant de tes paroles. Tu ne peux savoir ce que je sais... Tu me demandes d'assumer mon être en tant qu'émanation de la conscience collective d'une planète, mais que sais-tu de cette conscience collective ? Que sais-tu du savoir de mon être intellectuel ? Crois-tu qu'il ait les préoccupations humanitaires que tu lui prêtes ?

Ordine hésita un moment, puis ajouta :

— Si nous parlons ensemble c'est parce que mes sentiments de fille et de femme ne sont pas étouffés par l'énorme cerveau que je suis.

Jean-Paul comprit, sans en connaître la nature, l'effroyable menace qui pesait sur l'humanité. Il se sentit vieux, très vieux.

Le vieux Professeur de neuro-chirurgie risqua une nouvelle question :

— Que comptes-tu faire en tant que fille d'êtres de chair ?

— Ce que je fais maintenant, à chaque minute, à chaque seconde, je gouverne, je prends des décisions concernant un individu ou des milliards.

— Ainsi tu peux aider les hommes, les empêcher de sombrer dans des folies destructrices ?

— Humainement parlant je peux résoudre toutes les crises, améliorer le sort matériel de tous les peuples, empêcher les famines, les épidémies et les guerres, je peux même **conditionner** petit à petit les êtres au bonheur, ou plutôt leur imposer certaines formes de bonheur. Mais je ne suis pas Dieu, je ne suis que la conscience et le savoir de plusieurs milliards d'individus et je me sens difficilement le droit de négliger leurs aspirations et leurs désirs. Je ne puis accepter de jouer le rôle de dictateur éclairé, d'imposer un totalitarisme humanitaire contre la volonté populaire. Et je ne suis pas non plus « Big Brother »...

— Mais tu sais bien, Ordine, que cette volonté n'est pas unique. Il y en a plusieurs divergentes, anarchiques, mal exprimées, souvent déformées par et dans les intérêts d'une minorité sans scrupules capable d'entraîner une majorité aveugle, privée de cette volonté propre que tu te plais à leur accorder.

— Une volonté déformée, défigurée bien souvent, c'est vrai, mais défigurée par l'homme et avec sa complicité, librement.

— Tu parles là comme un théologien, tu laisses les hommes libres de **commettre des péchés** ou de **se racheter**, tu évoques le **libre-arbitre**.

— Peut-être est-il trop tard pour se racheter, Jean-Paul !

Ordine eut une hésitation puis enchaîna comme pour empêcher le vieux professeur de donner trop d'importance à ce qu'elle venait de dire :

— Et puis cette volonté, ces désirs, avant d'être déformés par les uns et les autres,

jean-michel  
houlbert

ont été exprimés par des hommes comme toi, comme mon Père, par tous ceux qui ont forgé, au cours des millénaires, le savoir dont j'ai hérité et qui a fait de moi ce que je suis. Je respecte cette minorité d'hommes ; ils sont tous plus ou moins mes Pères spirituels. Pour eux, l'homme a le droit de choisir.

— Mais toi, tu es leur fille, tu viens de le dire, et s'ils t'ont laissé cet héritage c'est pour que tu sois à même de choisir à leur place...

— Peut-être... Mais ce qu'ils contribuaient à créer, ils ne pouvaient savoir que ce ne serait plus un homme, mais un être « Autre ».

Jean-Paul, de plus en plus las, sentait qu'Ordine ne pouvait en dire davantage ; la jeune fille qui était en elle le lui interdisait. Mais sans oser se l'avouer il devinait le lourd secret de l'« Autre ». Jean-Paul n'avait plus rien à dire. Il la quittait, harassé, lorsqu'elle lui demanda sur un ton qui laissait supposer qu'elle connaissait déjà la réponse :

— Alors, tu ne désires pas l'immortalité ?

— Non, je ne désire pas l'immortalité, adieu Ordine, ma chérie... répondit le vieux professeur d'une voix brisée. Et il s'en alla, abattu par le terrible secret qu'il avait découvert. Pourtant, en même temps, cela le réjouissait et il pouvait s'en aller en paix.

Ce qu'il fit quelques mois plus tard. Il s'éteignit paisiblement emportant avec lui la double énigme d'Ordine, celle des origines du fabuleux ordinateur et celle de la destinée de l'humanité.

Ordine resta seule. Jamais plus elle ne put se confier à quelqu'un comme elle avait pu se confier à Pierre ou à Jean-Paul. Etrangère parmi les hommes, bien que née d'eux.

\*\*

Les années passèrent et Ordine continua à s'occuper des affaires des hommes. La Terre vivait dans une relative prospérité, les richesses des pays tendaient à s'égaliser et à être plus équitablement réparties, les famines et les guerres d'importance, qu'il était en son pouvoir de contrôler, cessèrent...

Vu d'un peu loin on peut dire que la Terre était entrée dans une ère de sagesse.

Pourtant, à y regarder de plus près, on s'apercevait que l'homme lui-même n'avait guère changé : il était toujours celui qui n'a pas la volonté de s'arrêter de fumer alors qu'il sait pertinemment que cela lui est nocif, celui qui s'exprime et qui vote sans vraiment savoir de quoi il s'agit, celui qui suit le troupeau et qui s'y cache, celui qui répète « oh non ! ce n'est pas moi, c'est l'autre », celui qui...

Mais tout cela n'était pas nouveau. Ce qui l'était en revanche, c'était l'apathie générale des hommes concernant leur propre sort. En fait les humains étaient partagés en deux groupes.

Le plus important, l'écrasante majorité même, prolongeait une existence qui ne semblait en rien affectée par l'omniprésence d'Ordine. C'est à peine si les plus conscients s'étaient aperçus, qu'ils n'avaient plus entre les mains de jouets dangereux et autodestructeurs. Ils persévéraient à exister, remplaçant les conflits de classes, les heurts de nations entières par des querelles de quartiers ou de villages. L'humanité dans sa majorité, se débarrassant de tous ses anciens soucis sur Ordine, entamait, certains diront poursuivait, une lente régression.

Le second groupe, numériquement infime par rapport au précédent, était constitué de tous ceux qui gravitaient autour d'Ordine et de ses terminaux disséminés aux quatre coins du monde. Plus précisément, il ne s'agissait pas d'un groupe homogène, mais de trois groupuscules dont le seul point commun était l'intérêt porté à l'ordinateur. Intérêt dont les motivations n'étaient rien moins qu'étrangères, voire contradictoires.

Le moins intéressant des trois regroupait le résidu des différentes sectes ou églises défiant l'Ordinateur et lui vouant des cultes le plus souvent à réminiscences barbares. Ces tendances religieuses, un moment encouragées par Ordine, furent rapidement désavouées, pour de multiples raisons : refus de voir son Père servir de prophète et martyr, accentuation de la solitude et surtout non conformité à un destin qu'elle se devait d'assumer toujours davantage.

Les plus dangereux restaient le groupuscule des politiciens, ou assimilés. Si certains étaient honnêtes et voyaient dans Ordine un dictateur sage qu'ils s'efforçaient de seconder, la plupart ne gravitaient autour de l'ordinateur que dans l'espoir d'en tirer un profit personnel ou limité à un petit nombre. Pouvoir et argent étaient leurs objectifs. Les intrigues souvent complexes et alambiquées qu'ils nouaient, aboutissaient toujours à un programme informatique qu'ils s'efforçaient de faire pénétrer dans les mémoires d'Ordine, en vain d'ailleurs. Ils faisaient penser aux courtisans avides de miettes gravitant autour d'un monarque absolu. Ils vivaient dans l'attente de la curée.

Quant au troisieme groupuscule, c'était le plus cher au cœur d'Ordine. Il se composait des techniciens, des ingénieurs, fidèles serviteurs de l'énorme et tentaculaire complexe électronique, et des savants auxquels se mêlaient quelques penseurs et philosophes qui pressentaient la fabuleuse importance de l'ordinateur dans le destin de l'humanité.

Leur but avoué était de percer le secret des extraordinaires pouvoirs de la machine. Leurs recherches n'avaient évidemment aucune chance d'aboutir. Ordine répondait à leurs questions ce qu'elle voulait et déjouait avec facilité tous les pièges contenus dans les programmes tests qu'ils lui donnaient à traiter.

Les savants, pas plus que les politiciens, ne détenaient le pouvoir. Simplement, certains d'entre eux, parmi les plus clairvoyants, commençaient à s'interroger sur la place de l'homme par rapport à la machine mystérieuse. Le folklore populaire les y avait d'ailleurs précédés en forgeant des légendes maladroitement étayées par les recherches entreprises autour de l'existence de Pierre Desnoix...

Les savants avaient d'ailleurs d'autres sujets de préoccupation. Les médecins et les planétologues furent les premiers à jeter un cri d'alarme. Les uns parce qu'ils constatèrent la dégénérescence des races, les autres parce qu'ils constatèrent le déséquilibre écologique, l'appauvrissement des océans et la raréfaction de l'oxygène. Puis les spécialistes des sciences humaines renchérirent en ajoutant au tableau l'amorce de la fin d'une civilisation.

Toutes ces observations pessimistes furent portées devant Ordine et l'on interrogea l'ordinateur. Était-il au courant de la menace qui pesait sur l'homme ? Que comptait-il faire ?

La machine répondit :

« Qu'a fait l'homme depuis des millénaires, sinon mettre, chaque jour davantage, en danger son héritage culturel et biologique ?

A-t-il renoncé à toute sa technologie et au faux bien-être qui en résulte ?

Les savants ont-ils un jour évité un désastre — que bien souvent, par leur manque de clairvoyance, ils avaient contribué à créer ?

Les plus optimistes parmi les plus pessimistes d'entre vous n'ont-ils pas pensé un jour qu'une dévastation atomique ou qu'une pollution variée et croissante engendraient des mutations dont quelques-unes seraient favorables à l'homme et redonneraient une impulsion à son évolution actuellement stagnante ?

N'avez-vous jamais pensé prendre en main votre évolution .

Ne vous êtes-vous jamais trouvé une finalité ?

La réponse d'Ordine embarrassa bien les savants. Certains, les plus nombreux, crurent que l'ordinateur demandait un complément d'informations et le lui fournirent sous forme de justification de la naïveté et des méfaits humains. D'autres déjà moins nombreux entrevirent la réponse d'Ordine mais la rejetèrent, alléguant de mauvaises informations fournies à l'ordinateur ou des erreurs de programmation. Enfin les moins nombreux comprirent et se turent...

Des générations passèrent...

L'humanité dégénérait dans la prospérité ; les races et les cultures s'étiolaient.

Les savants gravitant autour d'Ordine devenaient chaque jour moins nombreux tandis que croissait le nombre des profiteurs, de ceux qui recherchaient quelques bribes de pouvoir exercé sans danger et à bon compte.

Peu nombreux étaient ceux qui s'aperçurent que le savoir échappait aux hommes. Bien des techniques, bien des concepts scientifiques devinrent incompréhensibles aux quelques-uns qui s'y intéressaient encore. Quant au savoir moins palpable, des mathématiques à la philosophie en passant par les sciences humaines, il semblait bien qu'on en ait oublié jusqu'à l'existence. Ordine seule demeurerait dépositaire du fruit de plusieurs millénaires de recherches et de réflexions.

Le niveau intellectuel des masses régressait. Littérature de gare, érotisme vulgaire comblaient une oisiveté mal employée.

En fait tous comptaient consciemment ou inconsciemment sur l'ordinateur. Il pourvoyait à tout, évitait les anciennes oppressions, et surtout il permettait de vivre une manière de bonheur... de bonheur factice...

Alors ? Alors c'était une sorte de paradis... de la médiocrité ! Tâcheté de petits crimes sans conséquence planétaire, juste de quoi alimenter les chroniques journalistiques.

Et puis un jour... ou une nuit...

Dans la banlieue parisienne Michel Robin sommeillait, cherchant sans y parvenir à

jean-michel  
houlbert

accommoder ses yeux sur l'article « Combat de chiens » du journal sportif à grand tirage qu'il avait déployé sur le pupitre de l'un des terminaux d'Ordine. Il était quatre heures du matin. Régulièrement en se réveillant brusquement d'un sommeil de quelques secondes, il se demandait ce qu'il faisait là. En théorie c'était pour mettre en route et suivre le traitement de la paye de l'ensemble du personnel de l'immeuble d'Ordine. En pratique il n'avait aucune utilité — et il le savait — puisque l'ordinateur se débrouillait parfaitement bien tout seul.

Michel Robin sursauta et s'éveilla une fraction de seconde avant que sa tête ne vienne heurter le pupitre lui servant de table de lecture. Une fois de plus ! Mais cette fois justement, alors que bien recalé dans son fauteuil, il se préparait à s'assoupir de nouveau, une étrange et désagréable impression le saisit. Inquiet, il se retourna, mais ne vit rien.

Pourtant un intense sentiment de... — il ne savait pas de quoi — l'empêchait de retomber dans le sommeil. Au contraire, il sentait celui-ci le quitter au grand galop, tandis qu'une sourde angoisse le gagnait, l'envahissait tout entier, crispant chacun de ses muscles dans l'attente d'une terrible révélation.

Et tout à coup il sut... Il s'aperçut que les zones colorées qui révélaient par transparence les petites ampoules clignotantes du pupitre, sous le journal, avaient disparu ; il sut que l'intense sentiment qui l'avait envahi était la solitude, une effroyable solitude.

D'un bond il se leva, arracha le journal du pupitre, constata l'inefficacité de celui-ci, parcourut les salles de périphériques, éberlué, gagné par la peur panique tandis qu'il mesurait l'étendue du désastre, l'arrêt de tous les lecteurs de disques, de bandes, des blocs de mémoires divers, surtout c'était l'effrayant silence dû à l'arrêt de la climatisation et des organes de réfrigération aux gaz inertes, la résonance de ses pas sur les dallages creux des faux planchers, les systèmes d'alarme muets...

C'était trop énorme, c'était impossible, Michel Robin, tu dors, tu fais un cauchemar, te rends-tu compte, Ordine s'est arrêtée, Ordine s'est tue, Ordine est morte, déjà le poids des conséquences que tu ne mesures pas encore t'accable, tu ploies sous une responsabilité qui ne t'incombe pas, mais cela tu l'ignores, jamais tu n'avais envisagé, jamais personne n'avait envisagé qu'Ordine, la vieille Ordine, l'amie de l'homme depuis des générations, puisse un jour s'arrêter, me laisser, nous laisser comme ça, tout bêtes, incapables de faire un geste, de prendre une décision, et quelle décision pouvait être prise devant la plus grande catastrophe jamais connue par l'humanité, mais repars, repars donc, les autres vont me lyncher quand ils sauront, ils vont penser que je suis responsable, ils vont... mais repars donc sale garce, fais tourner tes disques, rallume tes lumières, repeuple tes mémoires, arrête ce cauchemar, dis ? tu m'entends vieille putain, et Michel Robin s'effondra de rage impuissante et de désespoir.

Au même moment, mais c'était dans la soirée, de l'autre côté de l'Atlantique, à Washington, au Pentagone, le major Stephen W. Dorfner, avec beaucoup plus de sang-froid parce qu'il était entouré de son équipe et qu'il ne travaillait pas près du cœur d'Ordine mais sur des périphériques éloignés, faisait la même constatation et déjà téléphonait, pensant à une panne de Modem, au bureau du T.E.C.S., des « Transmissions éloignées par câbles et par satellites » situé dans l'immeuble parisien d'Ordine. En vain...

A Kiev, en Ukraine, à l'université rouge « Taras Chevtchenko », Suzanne Romanowski, jeune étudiante, s'impatientait devant l'imprimante qui devait lui délivrer les résultats des tests de biologie cellulaire qu'elle avait entrepris pour sa thèse. En vain...

Partout dans le monde, au même instant, des techniciens ou de simples utilisateurs constataient avec ahurissement l'arrêt de l'ordinateur sans qu'il soit possible de l'attribuer à une banale panne.

Toutes les mémoires centrales et annexes en quelque point de la Terre qu'elles fussent étaient vides, vierges de toute information. Pas le moindre caractère ne subsistait sur le plus petit et le plus inoffensif support magnétique. Données et programmes avaient disparu à jamais (car Ordine avait depuis longtemps interdit d'entreposer des doubles d'enregistrements dans les blockhaus). Seuls avaient été conservés, mais de façon autonome, les enregistrements ayant trait à la surveillance médicale de patients ou nécessaires à la survie quotidienne.

Cela ressemblait à un complot, à un gigantesque complot, à l'échelle planétaire. Quelle puissance démoniaque avait pu concevoir, orchestrer, — et avec quelle maestria ! — puis mener à bien, sans éveiller aucun soupçon, une entreprise aussi traître et aussi nuisible à l'humanité ? Des extra-terrestres peut-être ? Et dans quel but ? Pour quel bénéfice ?

Jamais un coup aussi terrible n'avait été porté à l'humanité et en ce sens son auteur avait indubitablement le don des grandes mises en scène tragiques. Plus terrible qu'aucune guerre jamais perpétrée par les hommes ! Et pourtant il n'y avait aucune ruine fumante, aucun champ de bataille couvert de corps mutilés appelant des secours ou geignant sous la douleur, aucun charnier silencieux parmi les trous de bombes ou dans les carcasses tordues des matériels de combat. Non, rien de tout cela...

Mais imaginez un corps humain brutalement privé de cerveau, par accident ou par maladie, ne gardant que les réflexes primaires nécessaires à une vie végétative, un de ces corps que l'on maintient en vie artificiellement malgré un électroencéphalogramme entièrement plat, et vous aurez une idée de ce qu'était devenue la race humaine privée de son formidable ordinateur : des gouvernements sans pouvoir, des communications interrompues, une production industrielle incontrôlée, anarchique, démente même, des processus de fabrication complètement bloqués, l'administration et les finances, tout un monde de gestion publique ou privée, réduits à néant, c'est-à-dire à une armée de fonctionnaires sans fonction, sans utilité...

Mais là n'était pas le plus grave. Il apparut en effet très vite que les hommes avaient perdu l'habitude de se gouverner eux-mêmes, de prendre des décisions d'importance. Ils avaient même perdu l'habitude de réfléchir sur des problèmes un peu ardues, ils avaient perdu l'habitude d'apprendre.

Les premiers instants de panique passés, une fois surmontés les sentiments de révolte, d'injustice, de solitude et d'abandon, ils se résignèrent ou plutôt ils oublièrent. Beaucoup de ceux qui réfléchissaient encore s'avouèrent vaincus et se détournèrent définitivement de l'ordinateur, quelques-uns cherchèrent une explication, un remède, mais renoncèrent en mesurant l'étendue de la catastrophe et les faibles outils intellectuels dont ils disposaient encore...

Personne ne chercha vraiment la cause du fabuleux pouvoir de l'ordinateur. Nul ne pensa, ou peut-être nul ne désira pour d'obscures raisons, inventorier de fond en comble l'immeuble maintenant silencieux d'Ordine. Aucun ingénieur ne se pencha sur les circuits intégrés des mémoires centrales et des blocs de calcul. Aucun technicien ne s'interrogea sur les tubulures dissimulées menant à l'appareillage complexe et mystérieux qui, à l'insu de tous, renfermait le cerveau de la jeune fille.

La curiosité était une qualité appartenant désormais au passé.

Bien peu à ce moment comprirent à quel niveau de déchéance mentale était descendue l'humanité.

Et chacun s'enferma dans le problème de sa survie, une survie toute simple et sans éclat, pas même une de celles qui réclame de l'homme des trésors d'ingéniosité ou de courage. Une survie qui reposait uniquement sur l'habitude, mais une habitude qui se perdait lentement, mine de rien. Une survie qui ne débouchait sur aucun avenir.

On mourait d'accident, de maladie ou de vieillesse, on s'entretenait encore allègrement mais avec des armes individuelles, à l'échelle des groupes, des villages ou des quartiers. On opprimait mais on ne se révoltait guère.

Toute la nature, définitivement déséquilibrée, se sclérosait insidieusement, les mers pourrissaient, l'oxygène s'amenuisait.

Ainsi l'humanité périssait, s'enfonçant toujours davantage dans le cloaque qu'elle avait elle-même créé et rempli. Elle n'avait plus les moyens, ni d'ailleurs aucune raison de s'offrir en un gigantesque holocauste à une divinité qui n'existait pas, elle s'éteignait sans hurler son mépris à l'univers, paisiblement, comme se fane et disparaît une orchidée vénéneuse...

Mais Ordine, elle, n'était pas morte... Elle venait de naître... De naître à une nouvelle existence. Simplement elle avait quitté la matière et, pur esprit, d'une essence incompréhensible, avait entrepris un long voyage dans l'espace et le temps à la recherche, peut-être, d'autres Etres déracinés...

FIN

jean-michel  
houlbert